

BATA-MAROC

Le voyage présidentiel au Maroc
Le programme
(*Les Annales coloniales*, 2 juillet 1930)

Voici le programme du voyage du président de la République au Maroc.

Arrivée à Casablanca. le 15 octobre sur un navire de guerre. Le Sultan se rendra de Rabat à Casablanca pour recevoir le Président de la République à son débarquement. Dans l'après-midi du 15 octobre, le président visitera Casablanca et sera salué par les corps constitués. Le 16 octobre, il partira pour Rabat et assistera à un déjeuner officiel à la résidence générale.

Le soir, une fête de nuit se déroulera à la Kasbah des Oudaias. Le 17 octobre, départ pour Meknès et déjeuner dans le train. Départ à 15 heures pour Fez et grande parade militaire sur l'hippodrome, tous les cavaliers des tribus venus spécialement, défileront et grande fantasia. [L'après-midi, réception à la Bata](#). Le 19 octobre, excursion dans l'Atlas à El Hajeb et Azrou ; visite du collège berbère, diffa à midi au Djebel Hebride. Dans la soirée, départ pour Marrakech. Enfin, le 20 octobre, retour à Casablanca et le 21, à 16 h. 45, rembarquement pour la France.

MM. Briand, Doumer, Bouisson et plusieurs autres parlementaires accompagneront le Président.

Après l'Exposition coloniale
Savoir vendre
par Marcel Ruedel
(*Les Annales coloniales*, 16 avril 1932)

LA mévente de la chaussure française au Maroc est un fait qui illustre d'un trait rude la régression du commerce franco-colonial.

Pourquoi, en janvier 1932, année consécutive à l'Exposition coloniale, les exportations métropolitaines à destination des France d'Outre-Mer ont-elles diminué de 122.211.000 francs ?

La crise !... évidemment, il y a là un facteur néfaste et nos colonies et pays de protectorat n'ont pas été à l'abri du désarroi économique mondial.

Mais la responsabilité du fléau invoqué est limitée, puisque, d'un côté, les importations de produits coloniaux en France ont augmenté de 25.171.000 francs dans ce même mois de janvier 1932, et que, par ailleurs, dans le cas de la chaussure, ce sont nos cordonniers qui sont les plus mal chaussés, tandis que l'industrie étrangère trouve pointure à son pied.

Sans être agrégé de philosophie, on peut faire une déduction logique : en France, il y a des clients pour nos produits coloniaux et aux colonies il y a des acheteurs pour peu que le marchand se donne la peine de les conquérir.

Pour nous en convaincre, reprenons le personnage du Savetier-Financier (au vingtième siècle, les plus mauvaises semelles de carton-crêpe enrichissent le fabricant).

Dans l'empire chérifien, non seulement le chausseur français à la mode a perdu ses

chansons, mais aussi ses « cent écus ».

Ainsi s'exprime *L'Effort marocain* :

« L'industrie française est sur le point de perdre un marché qui lui appartenait tout entier. Si elle entend lutter, ici, avant qu'il ne soit trop tard, contre la concurrence étrangère, il lui faut modifier au plus tôt des méthodes de vente périmées. » Voici, le talon d'Achille, point si vulnérable des exportations métropolitains que la crise économique s'aggrave pour eux des triomphes de la concurrence.

Bata, la botte de sept lieues de la chaussure européenne, a établi dans les grandes villes du Maroc 28 succursales prospères. On sait que ce prodigieux animateur ne ménage pas sa peine et qu'il accourt de l'Inde aux pôles gelés pour organiser lui-même « sa vente ». Des fabricants allemands, espagnols, japonais, ayant eu vent du peu de résistance de la place, ont décidé aussi de conquérir le marché marocain.

Ils ont usé du plan de bataille qui avait si bien réussi, à Bata : abaissement sensible du prix de vente, Présentation originale de la chaussure en des étalages qui accrochent le regard du passant, publicité outrancière faite par tous les moyens possibles. Prenons un résultat entre dix : les ventes de la succursale tchécoslovaque de Casablanca atteignent, certains mois près d'un million de francs,

En face de cette activité combative, que trouvons-nous ? Le moindre effort de nos grands cordonniers, fidèles à leurs méthodes périmées, surtout quand il s'agit d'exportations coloniales.

Pour eux, le marche africain, du Nord à l'A. E. F., ça doit s'organiser comme celui de Fouillis-les-Oies, le pêle-mêle en plein vent, la braderie.

En fait d'initiative personnelle, le Gouvernement français est là pour accorder des primes à l'exportation ou une ristourne sur les factures régulièrement inscrites au registre d'exportation, etc. Et pour récompenser leur inertie, les savetiers-financiers métropolitains réclament Légion d'honneur et Protection.

Voilà ! ça s'appelle savoir vendre et organiser le marché colonial.

Il est instructif de rencontrer quelques-uns de ces grands exportateurs restent-à-terre ! Écoutez-les raisonner comme une pantoufle : « Les colonies, ça n'existe pas... danger du crédit, ne pas risquer de fonds quelque part là-bas sous le soleil. » Et enfin, le grand argument quant au choix de la camelote : « C'est tout ce qu'il faut pour les Colonies. »

Notre empire d'Outre-Mer offre pourtant d'immenses débouchés à la production nationale, mais les industriels français n'ont pas l'air d'avoir compris la valeur de la part de planète que les explorateurs, les soldats, les administrateurs, les colons ont conquise pour eux.

Faut-il donc en revenir à la parole de l'Évangile : *Margaritas ante porcos* ?

AU MAROC (*Les Annales coloniales*, 8 juin 1935)

La Société française Bata (qui est elle-même une filiale de la firme tchécoslovaque) constitue Anonyme Marocaine Bata, au capital de 10 millions, dont le siège est à Casablanca, et la société Calados Bata, dont le siège est à Tanger.

Bata : Société Anonyme Marocaine (*Les Annales coloniales*, 14 février 1936)

Sous cette dénomination a été constituée une société anonyme ayant pour objet

l'installation et l'exploitation de fabriques de chaussures. Le siège social est à Casablanca, 49, rue Galliéni.

Le capital est fixé à 1.500.000 fr. en actions de 1.000 fr. Les premiers administrateurs sont MM. Jules Simon, Léopold Meisel et François Malota.

Dris Jettou
(*Les Échos*, 13 décembre 2006)

Fils d'un petit épicier d'El Jadida, ville balnéaire que le général Lyautey avait baptisée le « Deauville du Maroc », le Premier ministre marocain, qui termine sa visite en France, est né avec la bosse des affaires. Après avoir décroché un diplôme de physique-chimie à la fac de sciences de Rabat, le jeune homme se fit financer par Bata, alors premier vendeur de chaussures du pays, des études de gestion au Cordwainers Colleges de Londres. Il en revint suffisamment armé en management pour créer son propre commerce de chausseur, « Au Derby », qui allait bousculer la suprématie dans le royaume chérifien de... Bata. Riche, admiré par ses pairs pour ses qualités d'homme d'affaires, ce technocrate affable et consensuel a longtemps inspiré à Hassan II une relative méfiance, à cause de sa proximité avec l'Union socialiste des forces populaires. Malgré tout, ce père de quatre enfants a cumulé les plus importants ministères économiques de 1993 à 1998. C'est devenu l'homme de confiance du roi Mohammed VI pour qui il organisa de main de maître, en tant que ministre de l'Intérieur, les élections de 2001. Prouvant qu'il était un des rares politiques à pouvoir dire comme Fred Astaire : « Mes chaussures ont du talent. »
